

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 17 juillet.—Prévisions pour la Louisiane. Temps—beau dans la partie sud, averses et plus frais dans la partie nord samedi, averses dimanche et plus frais dans la partie sud. Vents frais.

L'ABEILLE DE DEMAIN. SOMMAIRE.

- Le Chapeau de Soir. Le Messager du Bonheur. La Dame de France. Causerie. Les Vautours de Paris. Feuilleton du Dimanche (suite). Mondaines, chiffon. L'Actualité, etc., etc.

Affaire de Kischineff.

Après les massacres de Kischineff, qui ont si péniblement ému toutes les nations civilisées, il a surgi de tous les côtés, des protestations indignées auxquelles ont pris part les populations de l'Union, comme c'était leur droit et leur devoir. Mais comme elles n'étaient pas directement et matériellement intéressées dans la question, il ne leur appartenait pas plus qu'à d'autres de s'adresser au gouvernement du Tsar pour demander et exiger le redressement des torts commis et le châtiement des coupables, c'est alors qu'est intervenue la grande association israélite des B'nai B'rith qui a prié, supplié le président Roosevelt de présenter au gouvernement de St-Petersbourg une pétition réprochant énergiquement les meurtres dont avaient été victimes les Israélites de Kischineff.

Après bien des hésitations qu'il est facile de concevoir, quand on se rappelle qu'il s'agissait de remontrances à faire à un empire sur des actes commis à l'intérieur de cet empire et dont la répression lui appartenait en propre, le Président consentit à présenter cette pétition, à condition toutefois que le Tsar voulût bien la recevoir. M. Roosevelt s'entendit alors avec le secrétaire d'Etat Hay qui fut chargé de souder le texte, de présenter l'empereur Nicolas, afin de s'éviter une démarche désagréable à ce dernier et d'où pouvait résulter un refroidissement dans les relations qui existent entre les deux pouvoirs.

Cette démarche préliminaire vient d'être faite indirectement; le représentant des Etats-Unis à St-Petersbourg s'est abouché avec le secrétaire de l'intérieur de la Russie. La réponse est nette et claire. A aucun prix et sous aucun prétexte, le Tsar ne permettrait au gouvernement de Washington d'intervenir dans ses affaires intérieures.

S'il y a eu des crimes commis dans l'intérieur de la Russie, c'est à la Russie qu'incombe le droit et le devoir de les réprimer, de les châtier et d'en prévenir le retour. Le Tsar a pris à cet égard des mesures qu'il croit efficaces, qu'il entend appliquer comme il le jugera convenable et il ne permettra à personne de s'immiscer dans ses affaires intérieures et de venir chez lui faire la leçon. Voilà où en est, à l'heure actuelle, cette malheureuse affaire.

qui fait honte à l'humanité, mais dans laquelle il sera bien difficile d'atteindre les coupables, si le Tsar blessé dans sa dignité, ne fut ce que pour prouver qu'il est bien le maître chez lui, se refuse à les poursuivre comme il le méritent—lamentable résultat que la presse des deux mondes n'avait que trop bien prévu depuis longtemps.

Banquet Américain.

Paris, 5 juillet. C'était hier l'anniversaire de la proclamation de l'indépendance des Etats-Unis, et la Chambre de commerce américaine de Paris avait choisi cette date pour donner son banquet annuel au Palais d'Orsay, sous la présidence de M. Troinot, ministre du commerce et de l'industrie.

La salle du banquet, décorée avec un goût parfait de fleurs et de plantes, était ornée de cartouches bleus avec les noms en lettres d'or des quarante-huit Etats de l'Union. Il y avait bien là trois cents personnes—et quelques très jolies dames—qui représentaient tout le haut commerce franco-américain. Noté parmi elles :

M. Henry Cachard, président de l'American Chamber of Commerce; M. Troinot, ministre du commerce, de l'industrie, des postes et télégraphes; M. Henry Vignaud, first secretary of the United States Embassy; général Brugère, vice-président du Conseil supérieur de la guerre; M. W. Bourke Cockran; M. Guillemin, representative of the minister of foreign affairs; M. Pallain, gouverneur de la Banque de France; M. Jules Siegfried, député; M. Ba-

douin, procureur général à la Cour de cassation; M. F. Brunet, directeur général des douanes; M. T. W. Cridler, commissaire pour l'Europe de l'Exposition de St-Louis; M. H. Hanna, M. William Seligman; M. Sohler, président du Tribunal de Commerce; M. V. Hugel, vice-président de la Chambre de Commerce de Paris; sir Henry Austin Lee, attaché commercial à l'ambassade d'Angleterre; Rév. Dr Morgan; M. James H. Hyde; M. C. Metzger, directeur des Chemins de fer de l'Etat; M. Paul Bodin, président de la Société des Ingénieurs civils de France; M. Michel Lagrave, commissaire général près l'Exposition de Saint-Louis;

M. Bonan Varilla, M. Woodward, M. Rosenfeld, Mme Earle, M. C. H. Becker, Mme Wittenberg, M. et Mme Rector, M. et Mme Becker, M. et Mme Downie, M. et Mme French, M. et Mme John R. Bartlett, M. et Mme J. Mann, Mme J. G. Kellogg, Miss Seward, miss Smith, docteur et Mme Farrington, MM. Eloi Daboin, M. Peixotto, M. Ulrich, Mme Vignaud, marquis de Castellane, correspondant du "New York Journal"; M. Francis Kimbel, ancien président de la Chambre de Commerce; Mme Cridler, Mme C. S. Harman, M. et Mme Mlle Matthiessen, Mme E. G. Veith, M. G. B. Torrey, peintre américain connu, et Mme Torrey, Mme Atwater, Mme Rapp, M. Paquin, Mme Shoninger, Miss C. Gross, Mme Roditt, M. et Mme Salinger, M. et Mme Reitenbach, Miss Kennedy, M. et Mme A. P. Colles, Miss E. Bullet, Mme C. Eddy, M. et Mme Duryea, Miss Olive.

Le président de la Chambre de Commerce, après avoir présenté les excuses de M. Waldeck-Rousseau, Jules Cambon, général André, proposa le salut de M. Roosevelt, président de la République des Etats-Unis. Dans un langage charmant, il fit l'éloge de notre Paris: "Quand on n'habite pas chez soi, dit-il, il n'y a pas d'endroit au monde où il soit plus doux de vivre qu'à Paris, Ville Lumière et paradis délectable." Et ajouta :

de Commerce, après avoir présenté les excuses de M. Waldeck-Rousseau, Jules Cambon, général André, proposa le salut de M. Roosevelt, président de la République des Etats-Unis. Dans un langage charmant, il fit l'éloge de notre Paris: "Quand on n'habite pas chez soi, dit-il, il n'y a pas d'endroit au monde où il soit plus doux de vivre qu'à Paris, Ville Lumière et paradis délectable." Et ajouta :

Parmi les hommes illustres qui ont pris part à nos banquets de la fondation de notre Chambre en 1894, il s'est trouvé un ancien président des Etats-Unis, M. Benjamin Harrison; je me plais à répéter une phrase de ses discours qu'il prononça à cette occasion: "Quand les Etats-Unis oublieraient leur dette envers la France, ils seraient indignes d'une amitié internationale; nous nous réjouissons quand elle est heureuse, nous nous lamentons quand il lui survient des peines".

Mr. Henry Cachard espère que l'Exposition de Saint-Louis rapprochera encore les deux pays, en créant entre eux des relations commerciales plus actives. Les Etats-Unis ont réservé à la France dans cette Exposition l'emplacement le plus étendu pour son palais national. La section française, qui ne couvrait que 35,000 mètres carrés à Chicago en 1893, couvra 75,000 mètres carrés à Saint-Louis en 1904.

Vous voyez donc nombreux à notre Exposition, ajoute-t-il, qui sera grande et belle, et envoyez-y beaucoup de caisses remplies non de munitions de guerre, comme il y a cent vingt-cinq ans, mais des trésors inimitables de votre art et de vos excellents produits. Vous servirez deux causes étroitement liées: celle du développement et de la grandeur de nos deux pays.

Le ministre du Commerce prononce ensuite quelques paroles pour assurer l'administration de l'Exposition de Saint-Louis du concours de l'industrie et du commerce français. Saint-Louis n'est, en somme, qu'à dix jours de Paris! "Et il y a soixante ans, dit-il, mon grand-père, chassé de Saint-Domingue par la Révolution et revenu en France, mettait dix jours à cheval pour franchir la distance qui séparait le Jura de la capitale française!"

Pais le ministre annonce que M. Seligman, doyen de la Chambre de Commerce Américaine à Paris—il a quatre-vingt un ans!—a proposé au prochain Congrès de l'Ordre de la Légion d'Honneur pour la rosette d'officier. On applaudit ces paroles.

M. Seligman et M. Hanna prononcent une brève allocution, et nous arrivons au morceau capital de la soirée, le discours de M. Bourke Cockran, avocat et orateur célèbre en Amérique, venu en France pour se remettre d'une maladie qu'il avait retenue cet hiver en Egypte. Il n'en a pas l'air! Dès qu'il se lève, une salve d'applaudissements éclate de tous les coins de la salle. Avec sa figure rasée, ses cheveux grisonnants, ses yeux gris un peu voilés, sa bouche forte et ses traits énergiques, il ressemble à un de ces puissants moines qui étaient à la fois apôtres et soldats.

M. Cockran parle longtemps au milieu de l'attention générale, troublée seulement de fréquents applaudissements aux belles chutes de phrase et aux complots les plus réussis. Il parle d'abord de l'anniversaire que l'on fête aujourd'hui, celui de l'indépendance des Etats-Unis. Il dit que c'est là un des plus grands faits de l'his-

toire des races humaines puisqu'il a été le point de départ de l'établissement de la plus grande, de la plus riche et de la plus forte République du monde. Depuis qu'elle est constituée, que de bouleversements dans les royaumes du vieux monde, que de changements de frontières partout l'univers! En Amérique, au contraire, les institutions ne se sont transformées que pour devenir plus profondément, plus réellement républicaines.

Dans un élan magnifique, il s'écrie: "Ici, de ce sol béni de la liberté et de l'intelligence, nous devons célébrer plus ardemment l'aurore de notre indépendance. C'est grâce à la France, au courage de ses soldats, à sa générosité morale et matérielle, que notre pays a été rendu libre... Et, en échange de ce service vital, que nous a demandé la France? Rien. Pas un penny en remboursement des millions qu'elle a dépensés pour notre liberté; pas une faveur de tarif en paiement de la richesse incomparable à laquelle nous sommes arrivés... Il n'y a pas un spectacle plus beau dans l'histoire des civilisations..."

Vous pensez si la salle a failli crouler sous les applaudissements! M. Cockran passe alors à l'histoire de la cession de la Louisiane aux Etats-Unis et des conditions qu'elle fut annexée. Puis, il fait un tableau superbe de la prospérité actuelle de cette contrée immense que la France céda à l'Amérique pour 75 millions de francs!

"Et quel est l'homme, s'écrie-t-il, à qui nous devons cette œuvre pacifique et grandiose? A celui qui vint de vaincre à Marengo, qui était à la veille d'Austerlitz, de Friedland et de Wagram; à ce Napoléon qui promenait ses armées victorieuses à travers l'Europe dépeuplée et qui prenait comme aides de camp les rois et les empereurs!"

L'orateur prend texte de ce fait pour s'étendre sur les bienfaits de la paix et de la justice. C'est par de telles négociations pacifiques que désormais les querelles des peuples doivent se régler, et non par le sang versé. Et il célèbre l'aurore de la paix universelle. Pour lui, la visite du roi d'Angleterre en France, la visite du Président Loubet à Londres sont les signes avant-coureurs de la paix du monde.

"Que serait-il advenu au quinzième siècle si, par malheur, Henry V, d'Angleterre avait conquis la France? Sans compter d'autres désastres, quelle effroyable série de guerres aurait pu s'ensuivre, quels malheurs l'Angleterre se serait ainsi préparée! Grâce à Jeanne d'Arc, la France a été sauvée, mais l'Angleterre aussi... Ce n'est donc pas seulement à Paris que Jeanne d'Arc devrait avoir sa statue, c'est à Londres!"

Ce point de vue, pour le moins original, a fait rire l'assemblée. Les étrangers qui parlent chez nous ne nous habitent pas à cette brutale franchise, qui a étonné quelques-uns et que beaucoup ont applaudi. Quel qu'il en soit, nous avons eu là un échantillon de l'éloquence américaine, ample et solide, belle de forme et haute de ton.

Après M. Cockran, M. Siegfried, ancien ministre du Commerce, a trouvé quelques phrases de conclusion pratique qu'il faut souligner et qu'il serait bien utile qu'on méditât en Amérique. Après avoir félicité M. Cockran de son magnifique discours sur l'éloge de la paix et de la justice et sur l'éloge de la France, il a dit :

"... Mais ce n'est pas seulement un échange d'idées et de personnes sympathiques que nous devons avoir avec l'Amérique, c'est aussi un échange de choses... Le Président McKinley m'a dit, il y a deux ans, que l'industrie américaine était devenue assez forte pour lutter à armes égales avec ses concurrents d'Europe. Le moment ne serait-il donc pas venu d'abaisser un peu vos barrières devant la commerce et l'industrie de la France?"

"Or les statistiques démontrent que chaque citoyen français consomme actuellement pour deux dollars de marchandises américaines, alors que chaque citoyen américain ne consomme que pour un demi-dollar de marchandises françaises. Voulez-vous nous aider à obtenir des traités de réciprocité?"

On a applaudi à cette sortie d'un esprit exact et pratique. Il faut espérer qu'elle aura un écho de l'autre côté de l'Océan. C'est sur cet espoir légitime que s'est terminée cette soirée franchement cordiale. Il reste maintenant à agir sérieusement en vue de sa réalisation.

Statistique postale.

On paye en Allemagne pour l'affranchissement des lettres, 12 centimes jusqu'à 45 grammes et 25 centimes de 45 à 250 grammes. En Angleterre, le prix est de 10 centimes jusqu'à 25 gr. 1/2, de 20 centimes de 25 à 114 grammes. En Suisse, la lettre coûte 10 centimes jusqu'à 250 grammes. La Belgique et les Etats-Unis ont également adopté le tarif de 10 centimes.

Donc une lettre pesant 200 grammes coûte: 10 centimes en Suisse; 25 centimes en Allemagne; 30 centimes en Angleterre; et 2 fr. 10 en France.

AMUSEMENTS. PARC ATHLETIQUE.

Le succès de "The Girl From Paris" est si brillant et le Parc fait à cette occasion, de si belles choses, que la direction a résolu d'en poursuivre les représentations la semaine prochaine. Dimanche donc, il y aura pas changement de spectacle, à la grande joie du public qui râlait de cette œuvre semblerait entre toutes. "The Girl From Paris" fera les frais de la semaine qui vient avec "L'île de Champagne" qui passera jeudi, vendredi et samedi prochains. Les deux pièces sont admirablement montées et remarquablement interprétées par Miss Kendall et MM. Egerton et Carl Hayden.

WEST END.

Hier soir le directeur Venzey a donné un concert populaire que le public a bruyamment applaudi.

On sait quel succès a remporté miss Lottie West Symonds, la fameuse contesse irlandaise. A ces attractions viennent s'ajouter les très amusants acrobates Bryan et Nadine.

Les vues de vitraube complètent fort agréablement la soirée.

DEPECHEES

Télégraphiques

Politique du Japon.

Tokio, 3 juillet, via Victoria, C. R., 17 juillet.—Depuis l'importante conférence des plus anciens hommes d'Etat devant le trône, le Japon semble vouloir adopter une politique plus libérale dans les questions de Manchourie et de Corée et ce changement de ton est dû, croit-on, à une entente avec la Grande-Bretagne, l'allié du Japon.

Des manœuvres navales ont lieu au large de Mashampo. La flotte entrera ensuite dans les eaux chinoises pour y faire une démonstration navale. L'escadre russe dans ces eaux est déjà forte et elle va être augmentée par le navire à tourelles Ostiane le cuirassé Alexander III, le cuirassé Tzarevitch et les croiseurs Aurora et Amaz.

L'escadre anglaise n'a en moyenne que \$140,000 tonnes, mais elle va être renforcée par le Leviathan qui est déjà en route. La flotte japonaise qui exécute des manœuvres comprend six cuirassés, six croiseurs cuirassés et huit torpilleurs. Ils devaient s'assembler à Muroran le 10 juillet et se rendre au golfe de Petchili par la Sibirie de l'Est et la Corée.

Les navires de guerre américains engagés dans des manœuvres dans le golfe de Petchili sont les cuirassés Oregon et Kentucky, le croiseur New Orleans et les canonnières Helena, Minneapolis, Vicksburg, Wilmington et Du-

Jan de Austria, les monitors Montrey et Monadnock, le torpilleur Wampatuck et deux transports. Dans l'intervalle les ministres japonais et anglais à Pékin protestent vivement contre la conclusion de la convention secrète avec la Chine qui a été signée, on le sait maintenant, par le prince Chang et M. Lessart et envoyée à St-Petersbourg pour obtenir la sanction impériale.

De là elle sera renvoyée à Pékin pour que l'impératrice douairière y appose sa signature.

Expériences heureuses.

Honolulu, 17 juillet. [Via le câble Pacifique]—Jared G. Smith, agent spécial des Etats-Unis à la station d'expérimentation de Hawaii, a été très heureux dans ses expériences sur la culture du coton et du tabac de Sumatra. Il croit que ces deux produits peuvent se développer dans les îles.

L'importation des armes et des munitions en Chine.

Pékin, Chine, 17 juillet.—L'interdiction de l'importation des armes et des munitions en Chine prévue par le protocole expire en août. Il n'y aura pas de protestation.

Les ministres sont arrivés à la conclusion que l'interdiction est inutile et inefficace et que les autorités chinoises sont aptes à réglementer l'importation des munitions de guerre.

Il est admis aussi qu'elles ont besoin d'armes pour rétablir l'ordre dans les provinces troubles.

Les Japonais ont récemment importé des canons de campagne.

Extension d'armistice.

Soleidad, Venezuela, 16 juillet.—L'armistice conclu entre le général Gomez, commandant des troupes du gouvernement vénézuélien, et le général Rolando commandant des forces révolutionnaires à Ciudad Bolivar, qui expirait hier à minuit, a été prolongé de vingt-quatre heures.

Le lieutenant commandant Culver, commandant de la canonnière anglaise Bancroft, arrivée hier soir devant Ciudad Bolivar avec le croiseur français Joudroy, a visité la ville.

Une allocation.

New York, 17 juillet.—La Chambre a voté un bill allouant un crédit de \$50,000 pour la représentation de l'île à l'Exposition d'achat de la Louisiane, dit une dépêche de la Havane à la Tribune.

Le bill sera présenté au président Palma qui le signera immédiatement.

ATHENEES LOUISIANAIS.

CONCOURS DE 1903.

L'Athènes propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année: EDMOND ROSTAND ET SON THEATRE.

Le lauréat aura le droit de publier son manuscrit, qui aura été reconnu le meilleur, recevra une médaille d'or, si le comité juge le manuscrit digne d'être couronné.

L'Athènes, s'il le juge utile, accordera une seconde médaille à l'auteur de la meilleure œuvre. Les manuscrits devront être écrits aussi lisiblement que possible, sur papier écolier réglé avec une marge, et seulement sur le recto et les lignes. Il ne devront pas dépasser 25 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, outre le secrétaire, l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix pour assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Le comité pourra accorder des mentions honorables s'il le juge convenable. Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athènes.

La présentation des prix se fera dans une séance publique. On n'y aura pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix.

Les devises des concurrents à qui des mentions honorables ont été accordées, seront lues devant le public.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus. Tout candidat qui fera connaître sa devise sera hors de concours.

Toute personne qui aura obtenu la médaille, ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés au Secrétaire. B. S. ROSEN, P. O. Box 725, Nouvelle-Orléans.

Feuilleton

L'Abéille de la N. O.

No. 22 Commerce le 24 juin, 1903

LES Deux Frangines

Par PIERRE DECOURCELLE

PREMIERE PARTIE

Sur LE CHEMIN DE L'EVIL.

XIII

Buste.

Comment avait elle pu croire à sa culpabilité? Comment n'avait elle pas résisté aux ordres im-

placables de son mari? Mais, voilà!... C'était une épouse fidèle, fidèle jusqu'à l'aveuglement, jusqu'à l'obéissance passive...

Et l'implacable autoritarisme du mari l'avait forcée à courber la tête.

Où! C'est cela que Georges voulait croire. Mais cette conviction ne rendait pas moins toute réunion impossible entre eux, dans l'avenir.

Sans épouse, sans famille, Georges n'avait plus que son enfant, cette fillette aux yeux inquiets, qui se pressait, avec une tendresse farouche contre son père, qui serrait, entre ses menottes, la main de Georges, en la couvrant, de temps en temps de baisers dont la violence n'était pas sans inquiéter quelque peu le fugitif.

La voiture s'arrêta au coin d'un passage. Davenelle s'était rappelé qu'il y avait là un coiffeur chez lequel il n'était jamais entré et qui, par conséquent, ne le connaissait pas.

—Tu seras bien sage? dit il encore à Denise.

—Ce n'est pas moi, bourgeois, dit l'automédon. Vous vous trompez.

—Non! non! reprit Georges en souriant. Vous ne me reconnaissez pas parce que, comme je viens d'être malade pendant assez longtemps, je suis allé faire couper ma barbe, mais c'est moi qui vous ai pris place Chéchy.

—Ah! ça va bien, fit le cocher, ou allons nous maintenant? Georges donna l'adresse d'un grand magasin situé loin des quartiers où il fréquentait d'habitude.

En route on pourrait se défilé de deux voyageurs sans bagages. Il fallait emporter, au moins, une valise contenant certains objets de première nécessité pour lui et pour l'enfant.

Quand Denise avait embrassé son père, après la métamorphose de celui-ci, Georges avait cru surprendre chez l'enfant une sorte de transaillement.

—Quas tu donc, ma chérie? dit-il.

—L'heure du départ allait venir bientôt, maintenant.

—A la gare du Nord, dit il au cocher.

—L'express d'Anvers? demanda-t-il à l'employé, qui avait déjà pris sa valise et sa couverture.

—Le rapide? Six heures vingt. Monsieur et mademoiselle ont leurs billets?

—Non, je vais les prendre. Y a-t-il des sleeping?

—Non, monsieur. Le train arrive à destination à une heure du matin. On ne passe pas la nuit... Monsieur prendra-t-il le wagon-salon?

—Non, dit Georges, songeant qu'il pouvait y rencontrer trop de monde. Je préfère un coupé. J'ai des chances d'y être seul avec ma fille, n'est-ce pas?

—Ma foi, monsieur. Je crois bien que oui!

Quelques instants après, les deux voyageurs étaient installés dans un coupé où Georges, grâce à sa couverture et aux oreillers qu'il donna, disposa pour Denise, une sorte de petit lit sur la banquette.

—Voilà votre dodo, mademoiselle, fit-il. Mais auparavant, il faudrait dîner.

—Je n'ai pas faim, dit la petite.

—N'importe! dit Georges.

L'appétit viendra peut-être un peu plus tard, et je vais toujours prendre des provisions.

D'un air inquiet, Davenelle avait examiné le qua.

Il ne vit rien de suspect. L'aimable et actif chef de gare, que tous les Parisiens connaissent, se promenant de long en large, donnant ses ordres et surveillant le départ.

Parmi les voyageurs, rien de saillant.

Deux hommes, surtout, quelques-uns portant à la boutonnière la rosette de la Légion d'honneur, financiers ou membres de conseils d'administration de sociétés industrielles ayant leur siège à Bruxelles, et se rendant à une assemblée, quelques couples de Hollandais regardant Amsterdam, des négociants belges, et quelques Anglais, naturellement, rejoignant leur patrie par Ostende.

Davenelle fit un signe à un employé, lui donna un louis, et lui dit quelques mots.

—Sauvé! dit il. Je suis sauvé! Au moins pour le moment. Savignol avait raison... Personne ne s'est aperçu de rien... Demain, je serai en pleine mer! Il ferma les yeux.

Il revoyait tous les événements qui s'étaient déroulés dans sa vie depuis six semaines.

Denise, à ses côtés, dormait, mais le soubresaut de la petite fille était loin d'être tranquille.

De temps en temps, des mots inarticulés, des cris étouffés, sortaient de sa bouche.

Ses bras s'agitaient comme pour chasser une vision qui l'effrayait.

Evidemment, elle était la proie d'un cauchemar.

L'enfant allait-elle être malade? Comment ferait il?... Il aurait voulu lui faire prendre une boisson chaude, mais cela était impossible.

Il la couvrit le mieux qu'il put.

—Dors, lui dit il.

—J'ai peur de réver encore, dit l'enfant.

—Non, non, cela te fera du bien.

—Alors, donne moi ta main. Je veux la sentir, pendant que je dormirai. Cela me protégera. Davenelle fit ce que demandait l'enfant qui ne fut pas longue à fermer les yeux.